

Rome, Samedi 8 Mai  
1827 920



Ma bien chère Marguerite,

Vos postes lyra fonici continuent à nous faire  
vivre dans une contrée sauvage où aucune corres-  
pondance n'est possible. Je ne sais si ma der-  
nière lettre, écrite à près celle qui a été confiée  
à la valise, vous est parvenue. Je vous remettra  
de nouveau celle-ci à une ambassade, com-  
me durant la guerre. Je vous disais dans cette  
lettre que j'avancerai la date de mon retour  
à Paris. Si les grèves sans cesse tenaillantes  
me le permettent, je quitterai Rome à la fin  
de ce mois, c'est à dire dans trois semaines.

Les Chambres sont rentrées dans un calme rela-  
tif; sauf quelques discussions et l'échange de  
quelques coups de poing, aucun incident tumult-  
ueux ne s'est produit dans les séances. Mais l'a-  
gitation est dans les couloirs. La situation du  
ministère reste précaire et les groupes se concertent.

avant de se renverser - ou de faire payer leur  
appui. On reproche à Fitti l'insu-  
ces de sa politique étrangère, ses "renonciaments",  
sa méfiance qui s'est provoquée chez les catholiques.  
On lui fait un grief plus grave de sa faiblesse  
envers les socialistes, de son incapacité à vaincre  
les menées bolchévistes. On cherche à former un  
gouvernement de droite Salandra-Meda qui sup-  
primerait sur les nationalistes et les catholiques.

D'autres songent à Borioni qui comme ministre  
de la guerre a montré de l'énergie et mis à la retraite  
de ses fournées d'officiers: cet ancien rédacteur à  
l'Avanti est devenu un fidèle de l'ordre social.  
Giobitti agit toujours dans la courtoisie et ses amis  
s'éclairent que seul il serait capable de se débarrasser  
des profiteurs de la guerre - la légion des predicanti  
et de dire une massima "Da qui non si  
passa". Mais toutes ces contributions sont  
encore fragiles et se tiennent à Palla. <sup>Seppia</sup> ~~Seppia~~ <sup>Seppia</sup> ~~Seppia~~  
se tiennent à résoudre la question du Inare amaro

1828

l'union, <sup>Nitti</sup> est assey touché et rebors pour plus des  
de leurs esperances, une fois de plus, tous les asti-  
vants ministres.

La situation générale n'en sera pas meut  
heure. Un de mes amis, qui vient de donner à l'im-  
pression de l'Angleterre, me dit que Buchanan  
est très pessimiste. Il était en Russie quand  
la révolution y a éclaté et est finie, et il  
croit apercevoir ici tous les signes avant-cou-  
reurs d'un bouleversement. La mollesse des mas-  
ses qui obéissent aux meneurs les plus exaltés,  
la faiblesse d'un gouvernement qui temporise  
et hurvoie n'osant procéder à une répression  
sanglante, le désarroi des classes supérieures qui  
ne s'occupent sur aucun programme. Mais  
il y a entre le Russe perdu dans ses rêves mille-  
naires et se garant de vagues idées loges et de  
historique pompeuse et l'Italien qui n'est  
jamais dupe qu'à moitié de sa grandiloquence  
et dont les accès de fureur n'oblitérent pas  
un sens aigu des réalités toute la distance

de voir l'effet. Il ne se rendait d'habitude, ne pu y aller, tout au long de la révolution.

qui se passe un jour d'un matin. Nous avons probablement ici des mesures bolchevistes - comme le partage des terres - mais pas une révolution bolcheviste.

M'a enterré hier Bissolati au milieu d'un grand concours de monde. C'était un grand homme. Tout sa vie était pure et qui vivait pour son idéal. Les dernières années ont été cassées par l'injustice des attaques qui l'ont dévot et a été l'objet, lorsqu'il a proposé après l'amnistie, de traiter avec les Slaves et de rechercher leur amitié. La presse et les autres de meetings l'ont accablé d'outrages. On y arrive au moment où il meurt. La France perd en lui un ami convaincu.

J'espère que M. Plerand arrivera à aider bientôt le part révolutionnaire des amis de Lenine. Les meneurs bolchevistes font semblant de se flammer pour un idéal qu'ils savent parfaitement n'avoir jamais pu être réalisé par leurs amis russes.

Il faut, ma bonne Marquise, je suis la fois femme et vérité, que les prophètes ne puissent